

Le T.I.R. et la Lyre et  
Les Arts et Mouvants, Cie à l'endroit des mondes allant vers  
présentent



**Puisque tout meurt ce soir  
pour revivre demain**

**Création théâtrale pluridisciplinaire  
inspirée des « Nuits », poèmes dramatiques  
d'Alfred de Musset**

**Contact Production déléguée :**

Les Arts et Mouvants, Cie à l'endroit des mondes allant vers  
correspondance : 16, rue de la Voûte - 75012 Paris  
tél : 01 43 45 18 99 - 06 20 38 54 72 - [contact@lesartsetmouvants.com](mailto:contact@lesartsetmouvants.com)

# le Cycle des Nuits

*Puisque tout meurt ce soir  
pour revivre demain*

Un projet imaginé par **Violaine de Carné**  
En complicité avec **Laurent Schuh**

Mise en scène : **Lionel Parlier**  
Assistante mise en scène : **Sara Villeneuve**

Interprétation :

**Violaine de Carné** (la Muse)

**Laurent Schuh** (le Poète)

**Véronika Soboljevski** (Violoncelle)

Vidéo : **Samantha Schuh** (Musette) / **Sara Villeneuve** (Georges S.)---



©ML Piantoni

Scénographie : **Lionel Parlier** / **Alain Pinochet**

Composition musicale : **Andrea Cera**

Mise en corps : **Laurence Levasseur** (chorégraphe)

Création lumières : **Thierry Vareille**

Réalisation vidéo : **Gilles Boustani, AnimaViva**

Réalisation des images infographiques : **Jean-Damien Charrière** / **AnimaViva**

Costumes : **François Siméon**

Ingénieur du son : **Nourel Boucher** / **Arnaud Rollat**

Construction de décor et accessoires : **Atelier du Théâtre de l'Union** / **Alain Pinochet** / **Claude Durand**

Régisseur général et vidéo : **Frédérique Steiner - Sarrieux** / **Jean-Philippe Lhonneur** en alternance

Régisseur plateau : **Alexandrine Daloiso**

Production / Administration / Diffusion : **Nathalie Saïdi - Artpassionata**

Visuel le Cycle des Nuits : **Ernesto Timor**

Production Les Arts et Mouvants, Compagnie à l'endroit des mondes allant vers en coopération avec Artpassionata/Compagnie le T.I.R. (Théâtre d'Intervention Rapide) et la Lyre en coopération avec Anima Viva

En Coproduction avec / l'Avant-Seine, Théâtre de Colombes

En partenariat avec / l'Opéra-Théâtre de Limoges et la Ferme de Villefavard en Limousin, centre de rencontres artistiques

avec le soutien du /Théâtre de l'Union, Centre Dramatique National du Limousin

Conseil Général de l'Essonne

Contact Production déléguée :

**Les Arts et Mouvants, à l'endroit des mondes allant vers**

Administration/diffusion : +33 6 20 38 54 72

[www.lesartsetmouvants.com](http://www.lesartsetmouvants.com)

*Création 2009*



## *La plume et le marteau*

*Quelques notes de mise en scène par Lionel Parlier*

Le Poète, abandonné, trahi par la femme aimée est envahi par ses démons. Il devrait poursuivre son œuvre mais son âme est devenue si sombre que rien n'en sort. Sa solitude est sans fond. C'est elle qui le visite, son double, qui se tient à ses côtés depuis sa plus tendre enfance.

Le Poète glisse alors dans un étrange voyage peuplé de sons, de présences, d'hallucinations, d'images obsessionnelles et de ténèbres, en quête d'oubli, en quête du poème ou de la disparition de soi.

Mais ce voyage ne se fera pas seul. Ou est-ce sa solitude qui se peuple ? Le Poète est visité par la Muse, être intermédiaire, immortel, extérieur à lui-même - ou autre double qui l'entraîne et l'accompagne dans ce dédale.



Qu'est-ce donc que l'inspiration ? Travailler sur l'existence de la Muse revient à se poser la question. La Muse est celle qui souffle le désir, les idées à l'oreille du Poète. Elle ouvre des fenêtres, tire des perspectives, fend l'imagination, envisage une œuvre immense, protéiforme, inépuisable... La Muse est affamée. Elle ne pose et n'envisage aucune limite, elle ne voit aucun obstacle.

La Muse exerce une pression aussi redoutable que lumineuse sur le Poète. Mais le Poète est incapable. Affectivement assassiné par une autre femme, bien terrestre, il reste sec, le nez collé au mur.

Muse et Poète sont donc tous deux menacés : sans poème, le Poète n'est plus poète, et sans poète, à quoi sert la Muse ?

Le Poète se jette à corps perdu dans le foisonnement de la vie terrestre où le nombre se substitue à l'unique, où l'amour et la beauté se cueillent à chaque pas, où rien ne compte que la magie de l'instant.

Abandonnée, la Muse se vide de sa substance...

Par amour autant que par instinct de survie, elle va entrer en lutte. S'engage alors un dialogue tendu, semblable à celui d'un couple en phase de rupture. Sauf qu'ici le corps n'est pas charnel, il ne se possède pas, ne se mange pas. Nulle étreinte physique ici : des inventions, pures.

Ce dialogue tout intérieur est ici mis en scène, mis en espace, mis en corps et théâtralisé. C'est une question de vie ou de mort. De vie et de mort. Si le grain ne meurt, rien ne pousse. LES NUITS ou la mise en scène d'une mort, d'une dissolution : celle de la part créatrice du Poète qu'il piétine jusqu'à l'épuisement, entraînant avec lui la Muse en une chute vertigineuse.



LE CYCLE DES NUITS est un poème sur l'impossibilité du poème, sur l'impossibilité de vivre et de se tenir simplement dans la lumière, sur l'impossibilité de se relever et de pardonner à qui vous a mis à terre.

LE CYCLE DES NUITS est un poème sur ce qu'il faut d'impossible pour que quelque chose de ténu et d'unique advienne.

Le Poète touche le fond. Et sa main qui saisit alors celle de la Muse ne la lâche plus. Si le grain ne meurt, rien ne pousse. Le grain est mort. Il est répandu. Le poème peut naître. La vie, peut-être, est sauvée. Peut-être.

Au cours des répétitions, je me suis aperçu du parallèle que l'on pouvait faire entre la paralysie du poète devant la page blanche et la nôtre, équipe de théâtre, devant le poème achevé et le plateau nu.

À l'instar du poète, l'acteur qui l'incarne sera donc seul, sur scène, après une répétition. Le théâtre est vide, ses partenaires de travail ont quitté les lieux. Alors, une énième fois, l'acteur essaiera sa solitude à celle du poète, une énième fois il tentera de trouver l'assise pour dire le poème, pour tenter, par la profération de cette parole, le voyage du Poète. Et peu à peu, le théâtre se peuple... Convoqués par l'acteur au travail, par l'acteur à l'essai du texte, les visions et les songes vont l'encercler.

L'acteur, à l'essai, va faire le voyage...

À travers quatre Nuits, quatre saisons qui ne sont autres que des reflets de son cœur, Musset nous parle de la création, de son processus de création. De son cauchemar, de ses éblouissements, de ses abîmes. Vie privée et processus créateur sont pour lui totalement intriqués. Le Poète se met lui-même sur l'autel, sur la table de vivisection. Il est lui-même la matière de son œuvre, de son Festin. Il y a du cannibalisme dans cette conception ultra-romantique du poète : pour que le poème advienne, il faut que le Poète meure à lui-même.

*Qu'est-ce que l'inspiration ?  
D'où vient-elle ?  
Du dedans ou du dehors ?*



©Frédérique Steiner-Sarrieux

*Indépendamment du spectacle, je me suis posé la question. J'ai même créé un atelier de recherche afin d'explorer cette thématique. On sait comment l'impulsion court dans les nerfs et sous la peau, mais où prend-elle sa source ?*

*Ce travail m'a fait réfléchir et considérer des instants comme je ne le faisais pas auparavant. Ce que j'appellerais les instants vagues : l'oscillation entre le sommet de l'inspiration et le début de l'expiration, la bascule entre la fin de la marée montante et le début de la marée descendante, le moment où la paupière est fermée et celui où elle commence à se rouvrir...*

*Que se passe-t-il dans ses "trous" là, dans ces mouvements immobiles ?*

*Je m'amuse à penser que c'est là que la Muse se penche sur nous et nous bouscule.*



## *De la poésie au Théâtre*

Entrepris au printemps 1835 et achevé deux ans plus tard en octobre 1837, le Cycle des Nuits marque dans la vie et l'œuvre de Musset un tournant décisif, celui du deuil de sa relation avec George Sand, et un changement de principes orienté vers un salut. Tout au long du Cycle, il va se lancer, comme il l'a déjà fait maintes fois auparavant, dans une biographie mythique, où l'hommage au père disparu se confond avec le culte de la maîtresse enfuie. Mais c'est aussi le thème éternel de la solitude du créateur face à la création, au monde, et la difficile conciliation entre l'œuvre et la réalisation personnelle. On a rarement autant écrit sur l'impossibilité d'écrire, et de fait cette ironie se retrouve au cœur de toute approche des Nuits.



170 ans plus tard, ces thèmes chers au Romantisme posent une fois de plus la question de l'actualité des valeurs qu'il entend et nous renvoient aux questionnements de nos contemporains. Le Cycle des Nuits interroge plus que jamais la condition de l'Artiste aujourd'hui. Voilà pourquoi mettre en scène le Cycle des Nuits, Puisque tout meurt ce soir pour revivre demain.



Mais la poésie des Nuits se prête-t-elle à une adaptation théâtrale ?

Musset a conçu ses poèmes sous la forme d'un dialogue, inaugurant ainsi un Genre nouveau, mixte entre Théâtre et Poésie, L'admirable beauté de la langue alliée à son accessibilité, la caractérisation forte des personnages du Poète et de la Muse et les images tangibles évoquées par le texte rendent évidente une telle démarche, qui fut d'ailleurs initiée du vivant même de Musset.

Tout au long des 4 séquences que proposent les Nuits, une dramaturgie palpable émerge. Personnages et enjeux poussent le spectateur à s'interroger tout autant sur les tourments de l'artiste face à sa création, que sur ceux de l'individu en prise avec les épreuves de la vie. La recherche d'un sens profond lié à l'existence, se fait alors sentir dans sa dimension la plus concrète.



## Les personnages

### La Muse



Elle mêle dans sa divinité toutes les composantes de la féminité dans sa relation avec le Poète : jouant avec les âges de la vie, elle est à la fois l'amante et la mère, une femme de cœur et de tête. Sans raison d'être depuis que le Poète a renoncé à sa création, sa motivation est avant tout basée sur sa propre survie : son existence même se trouve conditionnée par la nécessité de remettre le Poète sur le chemin de l'écriture et de la création. Mais malgré son statut de déesse toutes ses tentatives visant à fléchir la position du Poète resteront vaines jusqu'à l'Automne. Et c'est finalement son « humanité » qui la sauvera en même temps que le poète, une vraie colère de femme qui, en Octobre, fera prendre conscience au Poète qu'il sait aimer (et donc créer). Elle est donc le principal élément de développement de la dramaturgie.

### Le Poète



Double de Musset, il porte en lui cependant une forte composante d'universalité. La somme d'expériences et de douleurs qu'il manifeste est celle d'une vie achevée, d'un homme qui a déjà vécu plusieurs vies. La fragilité toute romantique qui le caractérise est cependant perpétuellement contredite par une volonté farouche de ne pas céder à la pression de la Muse. Le Poète est au début de l'histoire tout autant homme qu'adolescent. Son entêtement souvent, la désinvolture parfois, la superficialité de son approche de l'amour et de la vie font de lui un être en devenir, d'une immaturité préoccupante pour la Muse. Son parcours, de saison en saison, de maîtresse en maîtresse, ressemble dès lors à un passage initiatique, qui sera résumé dans le monologue de la Muse en Octobre. La prise de conscience qui en découlera, une vraie résolution psychanalytique, en même temps qu'elle le renvoie à une nécessité créative du poète, lui ouvre les portes de la maturité amoureuse et de l'accomplissement personnel. Tout est donc lié.



## *Les Nuits*

*(poèmes dans annexe « textes nuits » jointe)*

### **La Nuit de Décembre :**

Un personnage qui ressemble au poète comme un frère lui est toujours apparu aux heures sombres de sa vie. Il interroge ce double mystérieux, qu'il vient de retrouver au moment où il enfermait dans un coffret les reliques d'un amour brisé. L'étrange vision révèle son secret : elle s'appelle la Solitude.



### **La Nuit de Mai :**

Le poète accepte sa Solitude. Il semble prêt pour créer. La Muse l'encourage et lui propose d'oublier son mal en laissant errer son inspiration ; mais il persiste à se taire et demeure abîmé dans sa douleur. Ne peut-il alors, suggère-t-elle, servir au public, en festin poétique, les souffrances de son cœur ? Il juge la tâche au dessus de ses forces et se dérobe définitivement.



### **La Nuit d'Août :**

Le poète accueille avec joie sa muse. Mais elle s'inquiète de le voir plongé dans une ivresse factice : pense-t-il être guéri de sa blessure ? Le poète refuse de partager ses alarmes. Il veut renaître au bonheur dans l'exaltation de nouvelles amours.



### **La Nuit d'Octobre :**

Le poète a rencontré l'amour-passion et son exaltation a fait place à la douleur de la séparation. Mais alors que le poète se croit guéri de son mal, en évoquant ses souvenirs pour la Muse, il s'indigne bientôt et maudit celle qui l'a fait souffrir. La Muse le console alors. Ne doit-il pas à cette expérience de savoir mieux goûter désormais les joies terrestres ? Le poète, dans un sursaut, se dispose à renaître avec le jour qui se lève.



## *L'équipe artistique du Cycle des Nuits*

### **Lionel PARLIER** (metteur en scène)

Acteur, metteur en scène de théâtre et d'opéra, pédagogue, Lionel Parlier organise des stages réunissant aussi bien des chanteurs que des acteurs. Il dirige de 1994 à 1998 un atelier de recherche et d'expérimentation qui fait se croiser une soixantaine d'acteurs professionnels. De 2000 à 2002, il est nommé directeur artistique du Festival de la Luzège en Haute-Corrèze, festival de théâtre, opéra, danse et arts plastiques en milieu rural. En tant qu'acteur, il interprète entre autres des textes de Shakespeare, Pinget, Ribes, Marivaux, Racine, Claudel, Brecht, Beckett ou encore Bond, sous la direction de Thierry Atlan, Antonio Diaz-Florian, Vincent Tavernier, Paul Golub, Jacques Bioulès ou David Ayala. Au cinéma, il a l'occasion de tourner sous la direction de Peter Brook et de John Lvoff.

Au théâtre, il monte Euripide, Synge, Bergman, Ramuz, Artaud, Molière, Storey, Buzzati, Bioulès, Dario Fo, Reyes... dans des structures telles que le Carré Silvia Monfort, Le Théâtre du Hangar-Montpellier, Le Festival de La Luzège, Le Théâtre Firmin Gémier-Antony, le Théâtre Vidy-Lausanne, Le Théâtre de la Ville-Paris et le Théâtre Paris-Villette. Pour l'opéra, il met en scène Von Bingen, Purcell, Stravinsky, Mozart, Bizet, Tchaïkovski... ainsi que des créations contemporaines de Nyssen/Lièvre et de Donahue/Argento, avec entre autre l'Opéra d'Avignon, Les Jeunes Voix du Rhin/Opéra National du Rhin ou l'Opéra-Studio de Genève. Il assiste Robert Wilson à l'Opéra National de Paris. Outre la France, il a l'occasion de travailler en Suisse, en Allemagne, en Scandinavie, au Portugal et au Maroc.

### **Sara VILLENEUVE** (Assistante à la mise en scène)

Comédienne formée à l'Académie théâtrale de l'Union (Limoges), Sara Villeneuve est une artiste pluridisciplinaire à qui la curiosité pour nos métiers a permis d'explorer un certain nombre de disciplines (chant, contes, jeu et mise en scène...).

« Britannicus » de Luc Faugère fut sa première expérience, suivie de « l'Homme aux valises » de Pierre Pradinas, « La cuisine » de Claudia Stavisky, « Divans » de Michel Didym, « Le cercle de craie caucasien » de Etienne Pommeret, « La révolte » de Jean-Jacques Faure, jusqu'à « Paradis à perdre » de Muriel Mingau à venir en mai.

Côté musique, elle se produit avec le groupe « Ej-ce horo » (musique des balkans) dont elle est la chanteuse.

Elle travaille actuellement à lancer le chantier de sa prochaine mise en scène.





**Laurent SCHUH** (interprète et porteur du projet)

Premier Prix de conservatoire, son premier rôle est celui de Werther de Goethe dans une mise en scène de Jacqueline Dunoyer. Dès lors, en France et en Europe, entre théâtres nationaux et scènes indépendantes, il travaille notamment avec Antoine Vitez, Jean-Marie Winling, Jean-Paul Roussillon, Philippe Adrien, Jean-Claude Grumberg, Jorge Lavelli, Jacques Weber, Silviu Purcarete, Anne Delbée, Raphaël Djaim, Gilles Chavassieux, Philippe Ponty, Pierre-Stéphan Montagnier, Grégoire Ingold, Philippe Lanton, Laurence Andreini, Serge Noyelle, Gabor Tompa, Lionel Parlier... Il produit et met en scène *Le Misanthrope*, *postures et impostures*, *Ella ou l'over dream* (Ombilic Theater de Berlin), *Vélimir 1er, roi du temps* (Beaubourg Pompidou), *L'Homme qui rit* (France, Maroc, Brésil), *La chambre des visions* (Les langagiaires de Reims), *Dans la vallée fertile* (L'Echangeur). Il a également participé, en tant qu'acteur et scénariste, à une trentaine de films, dans différents pays, tant pour le cinéma que pour la télévision, avec entre autres, Patrice Leconte, Andrzej Zulawski, Pol Cruchten, Serge Moati, Jérôme Diamant-Berger, Hervé Nisic, Roger Kahane, Philippe Condroyer, Sarah Ben, Elisabeth Lagercrantz, Dominique Dattola, Gilles le Mao, Michel Deville, Jo Daguerra... De 2000 à 2003, il est acteur associé au Centre Dramatique National de Reims, dirigé par Christian Schiaretti. Il devient Directeur Artistique pour «Les Arts et Mouvants/Cie à l'endroit des mondes allant vers» depuis 2003, structure avec laquelle il conçoit et dirige plusieurs programmes de créations artistiques et citoyennes interdisciplinaires tels que le Festival Les Bons Baisers de Jonzac (Charente-Maritime), les rendez-vous Zonérotikon (Paris-Le Réservoir), l'Évènement AbracadaVRA ! Le Grand Vivant (Centre Pompidou, Festival d'Avignon, Quebec 400,...).

En 2007, il réalise le programme *Video-Vox-Volume* pour la ville de Lyon. Il élabore actuellement un cycle de recherches théâtrales internationales entre l'Afrique et l'Europe du Nord intitulé : *The Hamlet Unlimited Project* et mettra en chantier la création de *Un mis en trop* chez Pandora d'après Molière. Il accompagne également depuis dix ans les créations internationales du metteur en scène Silviu Purcarete pour lequel il interprètera en 2009 l'un des rôles principaux de son premier long métrage « *Somewhere in Palilula* ».



## **Violaine de CARNÉ** (interprète et porteuse du projet)

Après une formation classique de trois ans à l'École Supérieure d'Art Dramatique de la Ville de Paris (ESAD), elle élargit son apprentissage à d'autres formes de théâtre : théâtre de rue, masque, cabaret, clown avec la Cie Puzzle Théâtre, et par le biais de stages ( Ariane Mnouchkine, Jean Pierre Vincent, Philippe Adrien, Alain Françon, Oscar Sisto) Elle a joué dans « La trilogie du revoir » de Botho Strauss (mise en scène : Régis Santon - Auditorium des Halles), « Mademoiselle Julie » d'August Strinberg (mise en scène : Daniel Amar - Théâtre de Cergy Pontoise), « Armor » d'Elsa Solal (mise en scène : Philip Boulay - T.G.P. de Saint-Denis), « Le jeune prince et la vérité » de Jean-Claude Carrière (mise en scène : Emilie-Anna Maillet - CDN de Sartrouville), « Je t'embrasse pour la vie » (mise en scène : Sophie Akrich- Tournée dans les bars Parisiens, Théâtres de Rueil-Malmaison et St Germain-en-Laye, Scène Nationale de Tarbes, Tournée CCAS), et récemment « Hiver » de Jon Fosse ( mise en scène : E.-A. Maillet-MC 93 de Bobigny. Festival Archipel 118+1) et « La première fois que la nuit est tombée » (auteur en scène : François Chaffin- Scène Conventiionnée de Bellac, Fabrique de Gueret et Théâtre de l'Opprimé à Paris).

En 2006, elle tourne au cinéma dans le long-métrage d'Abdelatif Kéchiche « La Graine et le Mulet » (prix du jury au Festival de Venise 2007 - 5 nominations aux Césars 2008) dans lequel elle joue le rôle de Mme Dorner ( la femme du maire).

Elle travaille le chant depuis plusieurs années, en cours privés, stages, avec différents professeurs, et au Conservatoire du Xème arrondissement. Elle chante dans différents groupes de musique, a capella ou accompagnée de musiciens.

Elle varie les styles en passant de la chanson française à la musique latino-américaine (Groupe Cubain « Son del Sol », musique colombienne avec « Cumbia candela »).

Actuellement elle chante dans la chorale du delta, dirigé par Coline Serreau.

À travers la compagnie le T.I.R et la Lyre, qu'elle a monté et qui bénéficie du soutien du Conseil Général de L'Essonne, elle est à l'origine de plusieurs créations qu'elle a parfois écrit et mis en scène et qu'elle interprète toujours. L'axe artistique développé par le TIR et la Lyre est de mêler théâtre, poésie, musique et vidéo en partant de situations réelles, de rencontres humaines, fictionnalisées ensuite par un travail d'écriture ou de plateau.

-« Revendications Galantes ou le Cabaret des Filles de Joie » (1999), création originale autour d'un répertoire de chansons françaises et de compositions personnelles, Écriture et Mise en scène : E.A Maillet et V de Carné

-« Choeur d'Artichaut ou l'Alchimie du Goût » (2003), création d'un spectacle musical sur un répertoire Renaissance a capella. Co-écriture: V. de Carné/Y Payet. Mise en scène: V. de Carné

-« Dime que me falta » (2005), textes de Serge Saada traduits et joués en espagnol pour le Festival de Santa Cruz de la Sierra. Mise en scène/ L.M Hurtado

-« L'Encens et le Goudron » (2006). Création théâtrale intégrant musique et vidéo. Écriture et mise en scène : V. de Carné

-« Le Cycle des Nuits ou Puisque tout meurt ce soir pour revivre demain » ( 2009) d'après A.de Musset. Spectacle Trans-poétique. Mise en scène: Lionel Parlier.

Elle dirige des ateliers de théâtre pour l'Armée du Salut, et donne régulièrement des stages de théâtre.



## Véronika SOBOLJEVSKI (Violoncelle)

Toute petite, armée de mailloches, elle débute au xylophone et à la clochette de verre, avant de rencontrer, fascinée, un immense violoncelle.

Quelques années plus tard, c'est une contrebasse qui croisera son chemin.

Elle obtient ses diplômes et prix de violoncelle, musique de chambre et contrebasse au Conservatoire d'Avignon, tout en s'initiant à l'improvisation, au jazz, aux percussions africaines, cubaines, brésiliennes, et à l'accordéon diatonique.

Passion et curiosité mêlées la mèneront à jouer au sein d'ensembles hétéroclites: une Batucada (Agua Tinta), un groupe de chanson-rock (DésUnis), un ensemble de musique des Balkans (François Heim et La Sainte Famille), ou un quintette de violoncelles (Cinq de Pique).

Elle participe également à la création musicale de pièces de théâtre: Rien sans Lili, Linathaïe, musique de David Suire, Le Coup dans l'Oeuf d'après l'oeuvre d'Aristophane, mise en scène de Jean-Luc Violet, et mise en musique en collaboration avec Serge Innocent.

Elle compose les arrangements pour voix et violoncelle, de chansons-cabaret des années 20, pour la pièce d'Olivia Musitelli, Pleure pas Lolie ou Le Monde vu par les Yeux, créée en 2004 au Théâtre des Trois Pilats à Avignon.

Elle joue parfois au sein d'orchestres symphoniques ou de chambre, tout en s'intéressant de très près à la scie musicale, négatif parfait du violoncelle..

En 2004, elle intègre la Cie Adrien M (Compagnie lauréate Jeunes Talents Cirque 2004/ Cie associée pour 3 ans au Manège de Reims) pour laquelle elle crée la partition musicale, qu'elle interprète au violoncelle, du spectacle Convergence 1.0. Ceci en collaboration avec Christophe Sartori dont les sembles électroniques se mêlent au violoncelle. Depuis 2004, la Cie se produit dans de nombreuses scènes dont les plus prestigieuses en France et à l'étranger.

En 2007, suite à sa participation à "AbracadaVra! Le grand Vivant" au Festival d'Avignon, de et avec Laurent Schuh, Directeur artistique des Arts et Mouvants, Véronika Soboljevski intègre le projet Le Cycle des Nuits, puisque tout meurt ce soir pour revivre demain.



## **Gilles BOUSTANI** (cinéaste)

Né en 1966 à Beyrouth (Liban). À partir de 1987, il entame une carrière de photographe. Après des expositions à Paris, Bruxelles, Londres ou Florence, il aborde par le biais de la photographie, la vidéo de création puis le cinéma. D'abord en parallèle avec une activité de production télévisuelle et cinématographique, il se consacre depuis 1998 exclusivement à l'écriture et à la réalisation. Il alterne films de commande et projets personnels, et plus particulièrement des documentaires et de courtes fictions. L'imaginaire et le monde de l'enfance sont le plus souvent au centre de ses préoccupations.

En 2005 il fonde la société de production Anima Viva Productions, dont le siège est à Paris.

Depuis 2000, il enseigne l'écriture et la réalisation de films Documentaire et de Fiction, en Licence II et Licence III, à l'Université Paris I Panthéon Sorbonne. Par ailleurs il anime des sessions de formation au sein de l'association Culture du Coeur, auprès de partenaires sociaux, autour de l'accompagnement des publics dits "sensibles" dans le cadre de la réinsertion par la culture.

## **Andrea CERA** (compositeur, directeur musical)

Né en 1969 en Italie, Andrea Cera étudie le piano et la composition au Conservatoire de Padoue, et la philosophie à l'Université de la même ville. A partir de 1990, il commence à travailler régulièrement dans le domaine de la musique commerciale. Après cette période d'«apprentissage», il revient, en 1994-1995, au monde la musique «savante» dans l'intention de synthétiser ses connaissances hétérogènes.

Ses oeuvres commencent alors à être jouées au Concours international de composition Edvard Grieg à Oslo, à la Revue nationale de musique contemporaine à Udine, à la semaine musicale de Théâtre Olympique de Vicenza ... En 1997-1998, il suit le Cours de composition et d'informatique musicale de l'Ircam pour approfondir ses connaissances compositionnelles, techniques et institutionnelles. En 1999, il présente son travail dans le cadre de la dixième conférence de l'International Association for the Study of Popular Music à Sydney.



## **Laurence LEVASSEUR** (chorégraphe)

Interprète incontournable des années 80, professeur et assistante chorégraphe (J.Nadj, F.Verret,

M.Monnier, C.Cré Ange, M. Kéléménis ...), la carrière de Laurence Levasseur lui vaut la reconnaissance incontestable de l'ensemble du milieu professionnel. Demeurant en perpétuel éveil critique et toujours à la recherche de l'Âme du Geste, Laurence décide en 1998 de se consacrer uniquement à son travail de chorégraphe et fonde sa Compagnie de danse Contemporaine. De nombreuses pièces sont aujourd'hui au répertoire : le Gris de l'être, Mandragore, Le Journal d'un manoeuvre, Balâbil, Cendre, Variation pour Douchanbé, Sukr, Le Sacre du printemps, Otkouda'Tichiot Vada, Dusha, Nola... Lauréate de la fondation Beaumarchais en 2002 / Bourse à l'écriture et Aide à la Production.

En tant que chorégraphe, elle donne des lectures de poésie dansées dans les Maisons d'arrêt et autres lieux destinés ou non à la diffusion du spectacle vivant ; elle réalise des chorégraphies pour des metteurs en scène (la Nuit juste avant les forêts, Ya Basta, Stabat Mater Furiosa - Kristian Frédéric / Nuits - Christophe Lidon / L'Ombre et la lumière - Omar Bekhaled...), Elle est régulièrement invitée au Centre National des Arts du Cirque de Chalons en Champagne et à l'Ecole Nationale des Arts du Cirque de Rosny-sous-Bois pour laquelle elle crée en 2004 Le Festin des anges. Depuis l'an 2000, et en réaction à l'actualité politique internationale, Laurence a décidé d'accentuer ses créations et missions chorégraphiques en Asie Centrale et en Afrique. Aujourd'hui considérée comme Ambassadrice française de la danse et de la chorégraphie dans les pays les plus sensibles d'Asie centrale, Laurence utilise sa danse pour mener une Guerre contre la guerre : Convaincue que la danse est un langage de paix, et à fin d'encourager les peuples sur le chemin de la réconciliation, elle a choisi de bâtir des ponts artistiques entre les pays reconnus politiquement sensibles. En 2004, Laurence rebaptise sa Compagnie LûlîStan / Mission Culture France - Asie centrale. (Les Lûlî sont les Tziganes d'Asie centrale)

En 2009, Laurence créera Sang Blanc : Un Monologue qu'elle a écrit suite à ses missions chorégraphiques en Asie centrale ; Le théâtre, car il est temps de prendre la parole et de témoigner de ce qui a grandi - là - tapi dans le silence de sa conscience. Parole d'une chorégraphe à la chair et aux ombres devenues tactiles.



## **Thierry VAREILLE** (créateur lumières)

Passionné par les rapports entre vidéo, lumière et espace, il mène une réflexion sur une utilisation de la vidéo projetée comme technique d'éclairage ou de scénographie, et sur l'animation de la lumière par la projection de motifs abstraits peints sur verre. Il collabore comme scénographe ou réalisateur lumière notamment avec Didier Capielle (Cie Barbaroque), Mareva Carrassou, Hala Ghosn (Cie La Poursuite), Léonore Chaix (Cie de la Demoiselle), Marianne Clevy (Théâtre Avril), Alban Couleau (Cie O navio), Yann Dacosta (Cie du Chat Foin), Michel Deneuve et Marc-Antoine million (ensemble Hope), Pierre Deschamps (conteur), Filip Forgeau (La Cie du Désordre), Colette Froidefond (Théâtre du Sorbier), Thomas Gornet (Cie du Dagor), Didier Kowarsky (conteur), Adrien Ledoux (Cie L'abadis), Jean-Marie Lejude (Cie L il du Tigre), Le Maxiphone (collectif de musiciens), Lionel Parlier (Cie de l Arc), Philippe Ponty et Marie-Pierre Bézanger (Bottom théâtre), Damien Ricour (théâtre de l'Aiguillon), Laurent Savalle (Cie ça va aller), Nieke Swennen (Cie Invivo) Il travaille également dans les domaines des Arts Plastiques de la Muséographie et de la Formation

## **François SIMÉON** (créateur costumes)

Après un apprentissage auprès de deux maîtres-tailleurs parisiens, il débute sa carrière de costumier sous la direction de Pierre Meyran au Théâtre de la Limousine, puis sous celle de Silviu Purcarete au Théâtre de l'Union, Centre dramatique national du Limousin (Dom Juan, Les Trois Soeurs, La cantatrice chauve). Curieux du mélange des genres il travaille avec le Théâtre équestre Zingaro sur la création Lungta, pour les revues du Lido Bonheur et de Holiday on ice, du cirque traditionnel avec Gruss. Il parfaits sa technique en travaillant pour la Comédie Française Cyrano de Bergerac, le Chatelet Candide. Pour la mode il travaille pour Dior et Christian Lacroix, et crée les costumes de l'opéra Dom Juan de Manara à l'Opéra de Limoges sous la direction de Filip Forgeau. Avec Les Arts et Mouvants il conçoit et réalise le costume AbracadaVra ! Le Grand Vivant et celui de L'Homme qui rit mis en scène par Laurent Schuh.





# *Les Nuits* *d'Alfred de Musset*

## *Textes*

*la présentation suit l'ordre  
de la dramaturgie du projet théâtral :  
Le Cycle des Nuits,  
Puisque tout meurt ce soir pour revivre demain.*



# La Nuit de Décembre

## LE POÈTE

Du temps que j'étais écolier,  
Je restais un soir à veiller  
Dans notre salle solitaire.  
Devant ma table vint s'asseoir  
Un pauvre enfant vêtu de noir,  
Qui me ressemblait comme un frère.

Son visage était triste et beau  
A la lueur de mon flambeau,  
Dans mon livre ouvert il vint lire.  
Il pencha son front sur sa main,  
Et resta jusqu'au lendemain,  
Pensif, avec un doux sourire.

Comme j'allais avoir quinze ans,  
Je marchais un jour, à pas lents,  
Dans un bois, sur une bruyère.  
Au pied d'un arbre vint s'asseoir,  
Un jeune homme vêtu de noir,  
Qui me ressemblait comme un frère.

Je lui demandai mon chemin;  
Il tenait un luth d'une main,  
De l'autre un bouquet d'églatine.  
Il me fit un salut d'ami,  
Et, se détournant à demi,  
Me montra du doigt la colline.

A l'âge où l'on croit à l'amour,  
J'étais seul dans ma chambre un jour,  
Pleurant ma première misère.  
Au coin de mon feu vint s'asseoir  
Un étranger vêtu de noir,  
Qui me ressemblait comme un frère.

Il était morne et soucieux;  
D'une main il montrait les cieux,  
Et de l'autre il tenait un glaive.  
De ma peine il semblait souffrir,  
Mais il ne poussa qu'un soupir,  
Et s'évanouit comme un rêve.

A l'âge où l'on est libertin,  
Pour boire un toast en un festin,  
Un jour je soulevai mon verre.  
En face de moi vint s'asseoir  
Un convive vêtu de noir,  
Qui me ressemblait comme un frère.

Il secouait sous son manteau  
Un haillon de pourpre en lambeau,  
Sur sa tête un myrte stérile.  
Son bras maigre cherchait le mien,  
Et mon verre, en touchant le sien,  
Se brisa dans ma main débile.

Un an après, il était nuit;  
J'étais à genoux près du lit  
Où venait de mourir mon père.

Au chevet du lit vint s'asseoir  
Un orphelin vêtu de noir,  
Qui me ressemblait comme un frère.

Ses yeux étaient noyés de pleurs;  
Comme les anges de douleurs,  
Il était couronné d'épine;  
Son luth à terre était gisant,  
Sa pourpre de couleur de sang,  
Et son glaive dans sa poitrine.

Je m'en suis si bien souvenu,  
Que je l'ai toujours reconnu  
A tous les instants de ma vie.  
C'est une étrange vision,  
Et cependant, ange ou démon,  
J'ai vu partout cette ombre amie.

Lorsque plus tard, las de souffrir,  
Pour renaître ou pour en finir,  
J'ai voulu m'exiler de France;  
Lorsqu'impatient de marcher,  
J'ai voulu partir, et chercher  
Les vestiges d'une espérance;

A Pise, au pied de l'Apennin;  
A Cologne, en face du Rhin;  
A Nice, au penchant des vallées;  
A Florence, au fond des palais;  
A Brigues, dans les vieux chalets;  
Au sein des Alpes désolées;

A Gênes, sous les citronniers;  
A Vevay, sous les verts pommiers;  
Au Havre, devant l'Atlantique;  
A Venise, à l'affreux Lido,  
Où vient sur l'herbe d'un tombeau  
Mourir la pâle Adriatique;

Partout où, sous ces vastes cieux,  
J'ai lassé mon coeur et mes yeux,  
Saignant d'une éternelle plaie;  
Partout où le boiteux Ennuï,  
Trainant ma fatigue après lui,  
M'a promené sur une claie;

Partout où, sans cesse altéré  
De la soif d'un monde ignoré,  
J'ai suivi l'ombre de mes songes;  
Partout où, sans avoir vécu,  
J'ai revu ce que j'avais vu,  
La face humaine et ses mensonges;

Partout où, le long des chemins,  
J'ai posé mon front dans mes mains,  
Et sangloté comme une femme;  
Partout où j'ai, comme un mouton,  
Qui laisse sa laine au buisson,  
Senti se dénuder mon âme;





Partout où j'ai voulu dormir,  
Partout où j'ai voulu mourir,  
Partout où j'ai touché la terre,  
Sur ma route est venu s'asseoir  
Un malheureux vêtu de noir,  
Qui me ressemblait comme un frère.

Qui donc es-tu, toi que dans cette vie  
Je vois toujours sur mon chemin ?  
Je ne puis croire, à ta mélancolie,  
Que tu sois mon mauvais Destin.  
Ton doux sourire a trop de patience,  
Tes larmes ont trop de pitié.  
En te voyant, j'aime la Providence.  
Ta douleur même est soeur de ma souffrance;  
Elle ressemble à l'Amitié.

Qui donc es-tu ? - Tu n'es pas mon bon ange,  
Jamais tu ne viens m'avertir.  
Tu vois mes maux (c'est une chose étrange !)  
Et tu me regardes souffrir.  
Depuis vingt ans tu marches dans ma voie,  
Et je ne saurais t'appeler.  
Qui donc es-tu, si c'est Dieu qui t'envoie ?  
Tu me souris sans partager ma joie,  
Tu me plains sans me consoler !

Ce soir encor je t'ai vu m'apparaître.  
C'était par une triste nuit.  
L'aile des vents battait à ma fenêtre;  
J'étais seul, courbé sur mon lit.  
J'y regardais une place chérie,  
Tiède encor d'un baiser brûlant;  
Et je songeais comme la femme oubliée,  
Et je sentais un lambeau de ma vie  
Qui se déchirait lentement.

Je rassemblais des lettres de la veille,  
Des cheveux, des débris d'amour.  
Tout ce passé me criait à l'oreille  
Ses éternels serments d'un jour.  
Je contempiais ces reliques sacrées,  
Qui me faisaient trembler la main  
Larmes du coeur par le coeur dévorées,  
Et que les yeux qui les avaient pleurées  
Ne reconnaîtront plus demain !

J'enveloppais dans un morceau de bure  
Ces ruines des jours heureux.  
Je me disais qu'ici-bas ce qui dure,  
C'est une mèche de cheveux.  
Comme un plongeur dans une mer profonde,  
Je me perdais dans tant d'oubli.  
De tous côtés j'y retournais la sonde,  
Et je pleurais, seul, loin des yeux du monde,  
Mon pauvre amour enseveli.

J'allais poser le sceau de cire noire  
Sur ce fragile et cher trésor.  
J'allais le rendre, et, n'y pouvant pas croire,  
En pleurant j'en doutais encor.  
Ah ! faible femme, orgueilleuse insensée,  
Malgré toi, tu t'en souviendras !  
Pourquoi, grand Dieu ! mentir à sa pensée ?

Pourquoi ces pleurs, cette gorge oppressée,  
Ces sanglots, si tu n'aimais pas ?  
Oui, tu languis, tu souffres, et tu pleures;  
Mais ta chimère est entre nous.  
Eh bien, adieu ! Vous compterez les heures  
Qui me sépareront de vous.  
Partez, partez, et dans ce coeur de glace  
Emportez l'orgueil satisfait.  
Je sens encor le mien jeune et vivace,  
Et bien des maux pourront y trouver place  
Sur le mal que vous m'avez fait.

Partez, partez ! la Nature immortelle  
N'a pas tout voulu vous donner.  
Ah ! pauvre enfant, qui voulez être belle,  
Et ne savez pas pardonner !  
Allez, allez, suivez la destinée;  
Qui vous perd n'a pas tout perdu.  
Jetez au vent notre amour consumée;  
Éternel Dieu ! toi que j'ai tant aimée,  
Si tu pars, pourquoi m'aimes-tu ?

Mais tout à coup j'ai vu dans la nuit sombre  
Une forme glisser sans bruit.  
Sur mon rideau j'ai vu passer une ombre;  
Elle vient s'asseoir sur mon lit.  
Qui donc es-tu, morne et pâle visage,  
Sombre portrait vêtu de noir ?  
Que me veux-tu, triste oiseau de passage ?  
Est-ce un vain rêve ? est-ce ma propre image  
Que j'aperçois dans ce miroir ?

Qui donc es-tu, spectre de ma jeunesse,  
Pèlerin que rien n'a lassé ?  
Dis-moi pourquoi je te trouve sans cesse  
Assis dans l'ombre où j'ai passé.  
Qui donc es-tu, visiteur solitaire,  
Hôte assidu de mes douleurs ?  
Qu'as-tu donc fait pour me suivre sur terre ?  
Qui donc es-tu, qui donc es-tu, mon frère,  
Qui n'apparais qu'au jour des pleurs ?

### LA VISION

- Ami, notre père est le tien.  
Je ne suis ni l'ange gardien,  
Ni le mauvais destin des hommes.  
Ceux que j'aime, je ne sais pas  
De quel côté s'en vont leurs pas  
Sur ce peu de fange où nous sommes.

Je ne suis ni dieu ni démon,  
Et tu m'as nommé par mon nom  
Quand tu m'as appelé ton frère;  
Où tu vas, j'y serai toujours,  
Jusques au dernier de tes jours,  
Où j'irai m'asseoir sur ta pierre.

Le ciel m'a confié ton coeur.  
Quand tu seras dans la douleur,  
Viens à moi sans inquiétude.  
Je te suivrai sur le chemin;  
Mais je ne puis toucher ta main,  
Ami, je suis la Solitude.

Décembre 1836



# La Nuit de Mai

## LA MUSE

Poète, prends ton luth et me donne un baiser;  
La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore,  
Le printemps naît ce soir; les vents vont s'embraser;  
Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,  
Aux premiers buissons verts commence à se poser.  
Poète, prends ton luth, et me donne un baiser.

## LE POÈTE

Comme il fait noir dans la vallée!  
J'ai cru qu'une forme voilée  
Flottait là-bas sur la forêt  
Elle sortait de la prairie;  
Son pied rasait l'herbe fleurie;  
C'est une étrange rêverie;  
Elle s'efface et disparaît.

## LA MUSE

Poète, prends ton luth; la nuit, sur la pelouse,  
Balance le zéphyr dans son voile odorant.  
La rose, vierge encor, se referme jalouse  
Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.  
Ecoute! tout se tait; songe à ta bien-aimée  
Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée  
Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux.  
Ce soir, tout va fleurir: l'immortelle nature  
Se remplit de parfums, d'amour et de murmure,  
Comme le lit joyeux de deux jeunes époux.

## LE POÈTE

Pourquoi mon coeur bat-il si vite ?  
Qu'ai-je donc en moi qui s'agite  
Dont je me sens épouvanté?  
Ne frappe-t-on pas à ma porte ?  
Pourquoi ma lampe à demi morte  
M'éblouit-elle de clarté?  
Dieu puissant! tout mon corps frissonne.  
Qui vient ? qui m'appelle ?-Personne.  
Je suis seul; c'est l'heure qui sonne;  
Ô solitude! Ô pauvreté!

## LA MUSE

Poète, prends ton luth; le vin de la jeunesse  
Fermente cette nuit dans les veines de Dieu.  
Mon sein est inquiet; la volupté l'opresse,  
Et les vents altérés m'ont mis la lèvre en feu.  
O paresseux enfant! regarde, je suis belle.  
Notre premier baiser, ne t'en souviens-tu pas,  
Quand je te vis si pâle au toucher de mon aile,  
Et que, les yeux en pleurs, tu tombas dans mes bras,  
Ah! je t'ai consolé d'une amère souffrance !  
Hélas! bien jeune encor, tu te mourais d'amour .  
Console-moi ce soir, je me meurs d'espérance;  
J'ai besoin de prier pour vivre jusqu'au jour.

## LE POÈTE

Est-ce toi dont la voix m'appelle,  
Ô ma pauvre Musel est-ce toi ?  
Ô ma fleur ! ô mon immortelle !  
Seul être pudique et fidèle

Où vive encor l'amour de moi!  
Oui, te voilà, c'est toi, ma blonde,  
C'est toi, ma maîtresse et ma sœur :  
Et je sens, dans la nuit profonde,  
De ta robe d'or qui m'inonde  
Les rayons glisser dans mon cœur.

## LA MUSE

Poète, prends ton luth; c'est moi, ton immortelle,  
Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux,  
Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,  
Pour pleurer avec toi descends du haut des cieus.  
Viens, tu souffres, ami. Quelque ennui solitaire  
Te ronge, quelque chose a gémi dans ton coeur;  
Quelque amour t'est venu, comme on en voit sur terre.  
Une ombre de plaisir, un semblant de bonheur.  
Viens, chantons devant Dieu; chantons dans tes pensées.  
Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées;  
Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu.  
Éveillons au hasard les échos de ta vie,  
Parlons-nous de bonheur, de gloire et de folie,  
Et que ce soit un rêve, et le premier venu.  
Inventons quelque part des lieux où l'on oublie;  
Partons nous sommes seuls, l'univers est à nous.  
Voici la verte Écosse et la brune Italie,  
Et la Grèce, ma mère, où le miel est si doux,  
Lagos, et Ptéléon, ville des hécatombes,  
Et Messa la divine, agréable aux colombes,  
Et le front chevelu du Pélion changeant;  
Et le bleu Titarèse, et le golfe d'argent  
Qui montre dans ses eaux, où le cygne se mire,  
La blanche Oloosone à la blanche Camyre .  
Dis-moi, quel songe d'or nos chants vont-ils bercer?  
D'où vont venir les pleurs que nous allons verser?  
Ce matin, quand le jour a frappé ta paupière,  
Quel séraphin pensif, courbé sur ton chevet,  
Secouait des lilas dans sa robe légère,  
Et te contait tout bas les amours qu'il rêvait ?  
Chanterons-nous l'espoir, la tristesse ou la joie ?  
Tremperons-nous de sang les bataillons d'acier?  
Suspendrons-nous l'amant sur l'échelle de soie ?  
Jetterons-nous au vent l'écume du coursier?  
Dirons-nous quelle main, dans les lampes sans nombre  
De la maison céleste, allume nuit et jour  
L'huile sainte de vie et d'éternel amour?  
Crierons-nous à Tarquin: " Il est temps, voici l'ombre !  
Descendrons-nous cueillir la perle au fond des mers?  
Mènerons-nous la chèvre aux ébéniers amers ?  
Montrons-nous le ciel à la Mélancolie ?  
Suivrons-nous le chasseur sur les monts escarpés ?  
La biche le regarde; elle pleure et supplie;  
Sa bruyère l'attend; ses faons sont nouveau-nés;  
Il se baise, il l'égorge, il jette à la curée  
Sur les chiens en sueur son coeur encor vivant.  
Peindrons-nous une vierge à la joue empourprée,  
S'en allant à la messe, un page la suivant,  
Et d'un regard distrait, à côté de sa mère,  
Sur sa lèvre entr'ouverte oubliant sa prière ?  
Elle écoute en tremblant, dans l'écho du pilier,



Résonner l'éperon d'un hardi cavalier.  
 Dirons-nous aux héros des vieux temps de la France  
 De monter tout armés aux créneaux de leurs tours,  
 Et de ressusciter la naïve romance  
 Que leur gloire oubliée apprît aux troubadours ?  
 Vêtrons-nous de blanc une molle élégie?  
 L'homme de Waterloo nous dira-t-il sa vie,  
 Et ce qu'il a fauché du troupeau des humains  
 Avant que l'envoyé de la nuit éternelle  
 Vint sur son tertre vert l'abattre d'un coup d'aile,  
 Et sur son coeur de fer lui croiser les deux mains ?  
 Clouerons-nous au poteau d'une satire altière  
 Le nom sept fois vendu d'un pâle pamphlétaire,  
 Qui, poussé par la faim, du fond de son oubli,  
 S'en vient, tout grelottant d'envie et d'impuissance,  
 Sur le front du génie insulter l'espérance,  
 Et mordre le laurier que son souffle a sali ?  
 Prends ton luth ! prends ton luth ! je ne peux plus me taire;  
 Mon aile me soulève au souffle du printemps.  
 Le vent va m'emporter; je vais quitter la terre.  
 Une larme de toi ! Dieu m'écoute; il est temps.

### LE POÈTE

S'il ne te faut, ma soeur chérie,  
 Qu'un baiser d'une lèvre amie  
 Et qu'une larme de mes yeux,  
 Je te les donnerai sans peine;  
 De nos amours qu'il te souvienne,  
 Si tu remontes dans les cieux.  
 Je ne chante ni l'espérance,  
 Ni la gloire, ni le bonheur,  
 Hélas ! pas même la souffrance.  
 La bouche garde le silence  
 Pour écouter parler le coeur.

### LA MUSE

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,  
 Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,  
 Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau ?  
 Ô poète ! un baiser, c'est moi qui te le donne.  
 L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,  
 C'est ton oisiveté; ta douleur est à Dieu.  
 Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,  
 Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure  
 Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du coeur:  
 Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.  
 Mais, pour en être atteint, ne crois pas,  
 Ô poète, Que ta voix ici-bas doive rester muette.  
 Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,  
 Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.  
 Lorsque le pélican, lassé-d'un long voyage,  
 Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,  
 Ses petits affamés courent sur le rivage  
 En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.  
 Déjà, croyant saisir et partager leur proie,  
 Ils courent à leur père avec des cris de joie  
 En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux.  
 Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,  
 De son aile pendante abritant sa couvée,  
 Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.  
 Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;  
 En vain il a des mers fouillé la profondeur;  
 L'Océan était vide et la plage déserte;

Pour toute nourriture il apporte son coeur.  
 Sombre et silencieux, étendu sur la pierre  
 Partageant à ses fils ses entrailles de père,  
 Dans son amour sublime il berce sa douleur,  
 Et, regardant couler sa sanglante mamelle,  
 Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,  
 Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.  
 Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,  
 Fatigué de mourir dans un trop long supplice,  
 Il craint que ses enfants ne le laissent vivant,  
 Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,  
 Et, se frappant le coeur avec un cri sauvage,  
 Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,  
 Que les oiseaux des mers désertent le rivage,  
 Et que le voyageur attardé sur la plage,  
 Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.  
 Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.  
 Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps;  
 Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes  
 Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.  
 Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,  
 De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,  
 Ce n'est pas un concert à dilater le coeur.  
 Leurs déclamations sont comme des épées:  
 Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,  
 Mais il y pend toujours quelque goutte de sang .

### LE POÈTE

Ô Muse ! spectre insatiable,  
 Ne m'en demande pas si long.  
 L'homme n'écrit rien sur le sable  
 A l'heure où passe l'aiglon.  
 J'ai vu le temps où ma jeunesse  
 Sur mes lèvres était sans cesse  
 Prête à chanter comme un oiseau;  
 Mais j'ai souffert un dur martyr,  
 Et le moins que j'en pourrais dire  
 Si je l'essayai sur ma lyre,  
 La briserait comme un roseau.

Mai 1835



# La Nuit d'Août

## LA MUSE

Depuis que le soleil, dans l'horizon immense,  
A franchi le Cancer sur son axe enflammé,  
Le bonheur m'a quittée, et j'attends en silence  
L'heure où m'appellera mon ami bien-aimé.  
Hélas ! depuis longtemps sa demeure est déserte ;  
Des beaux jours d'autrefois rien n'y semble vivant.  
Seule, je viens encor, de mon voile couverte,  
Poser mon front brûlant sur sa porte entr'ouverte,  
Comme une veuve en pleurs au tombeau d'un enfant.

## LE POÈTE

Salut à ma fidèle amie !  
Salut, ma gloire et mon amour !  
La meilleure et la plus chérie  
Est celle qu'on trouve au retour.  
L'opinion et l'avarice  
Viennent un temps de m'emporter.  
Salut, ma mère et ma nourrice !  
Salut, salut, consolatrice !  
Ouvre tes bras, je viens chanter.

## LA MUSE

Pourquoi, coeur altéré, coeur lassé d'espérance,  
T'enfuis-tu si souvent pour revenir si tard ?  
Que t'en vas-tu chercher, sinon quelque hasard ?  
Et que rapportes-tu, sinon quelque souffrance ?  
Que fais-tu loin de moi, quand j'attends jusqu'au jour ?  
Tu suis un pâle éclair dans une nuit profonde.  
Il ne te restera de tes plaisirs du monde  
Qu'un impuissant mépris pour notre honnête amour.  
Ton cabinet d'étude est vide quand j'arrive ;  
Tandis qu'à ce balcon, inquiète et pensive,  
Je regarde en rêvant les murs de ton jardin,  
Tu te livres dans l'ombre à ton mauvais destin.  
Quelque fière beauté te retient dans sa chaîne,  
Et tu laisses mourir cette pauvre verveine  
Dont les derniers rameaux, en des temps plus heureux,  
Devaient être arrosés des larmes de tes yeux.  
Cette triste verdure est mon vivant symbole ;  
Ami, de ton oubli nous mourrons toutes deux,  
Et son parfum léger, comme l'oiseau qui vole,  
Avec mon souvenir s'enfuira dans les cieux.

## LE POÈTE

Quand j'ai passé par la prairie,  
J'ai vu, ce soir, dans le sentier,  
Une fleur tremblante et flétrie,  
Une pâle fleur d'églantier.  
Un bourgeon vert à côté d'elle  
Se balançait sur l'arbrisseau ;  
Je vis poindre une fleur nouvelle ;  
La plus jeune était la plus belle :  
L'homme est ainsi, toujours nouveau.

## LA MUSE

Hélas ! toujours un homme, hélas ! toujours des larmes !  
Toujours les pieds poudreux et la sueur au front !  
Toujours d'affreux combats et de sanglantes armes ;  
Le coeur a beau mentir, la blessure est au fond.  
Hélas ! par tous pays, toujours la même vie :

Convoiter, regretter, prendre et tendre la main ;  
Toujours mêmes acteurs et même comédie,  
Et, quoi qu'ait inventé l'humaine hypocrisie,  
Rien de vrai là-dessous que le squelette humain.  
Hélas ! mon bien-aimé, vous n'êtes plus poète.  
Rien ne réveille plus votre lyre muette ;  
Vous vous noyez le coeur dans un rêve inconstant ;  
Et vous ne savez pas que l'amour de la femme  
Change et dissipe en pleurs les trésors de votre âme,  
Et que Dieu compte plus les larmes que le sang.

## LE POÈTE

Quand j'ai traversé la vallée,  
Un oiseau chantait sur son nid.  
Ses petits, sa chère couvée,  
Venaient de mourir dans la nuit.  
Cependant il chantait l'aurore ;  
O ma Muse, ne pleurez pas !  
A qui perd tout, Dieu reste encore,  
Dieu là-haut, l'espoir ici-bas.

## LA MUSE

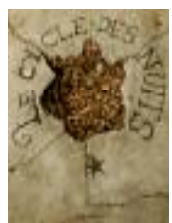
Et que trouveras-tu, le jour où la misère  
Te ramènera seul au paternel foyer ?  
Quand tes tremblantes mains essuieront la poussière  
De ce pauvre réduit que tu crois oublier,  
De quel front viendras-tu, dans ta propre demeure,  
Chercher un peu de calme et d'hospitalité ?  
Une voix sera là pour crier à toute heure :  
Qu'as-tu fait de ta vie et de ta liberté ?  
Crois-tu donc qu'on oublie autant qu'on le souhaite ?  
Crois-tu qu'en te cherchant tu te retrouveras ?  
De ton coeur ou de toi lequel est le poète ?  
C'est ton coeur, et ton coeur ne te répondra pas.  
L'amour l'aura brisé les passions funestes  
L'auront rendu de pierre au contact des méchants ;  
Tu n'en sentiras plus que d'effroyables restes,  
Qui remueront encor, comme ceux des serpents.  
O ciel ! qui t'aidera ? que ferai-je moi-même,  
Quand celui qui peut tout défendra que je t'aime,  
Et quand mes ailes d'or, frémissant malgré moi,  
M'emporteront à lui pour me sauver de toi ?  
Pauvre enfant ! nos amours n'étaient pas menacées,  
Quand dans les bois d'Auteuil, perdu dans tes pensées,  
Sous les verts marronniers et les peupliers blancs,  
Je t'agaçais le soir en détours nonchalants.  
Ah ! j'étais jeune alors et nymphe, et les dryades  
Entr'ouvraient pour me voir l'écorce des bouleaux,  
Et les pleurs qui coulaient durant nos promenades  
Tombaient, purs comme l'or, dans le cristal des eaux.  
Qu'as-tu fait, mon amour, des jours de ta jeunesse ?  
Qui m'a cueilli mon fruit sur mon arbre enchanté ?  
Hélas ! ta joue en fleur plaisait à la déesse  
Qui porte dans ses mains la force et la santé.  
De tes yeux insensés les larmes l'ont pâlie ;  
Ainsi que ta beauté, tu perdras ta vertu.  
Et moi qui t'aimerais comme une unique amie,  
Quand les dieux irrités m'ôteront ton génie,  
Si je tombe des cieux, que me répondras-tu ?



### LE POÈTE

Puisque l'oiseau des bois voltige et chante encore  
Sur la branche où ses oeufs sont brisés dans le nid ;  
Puisque la fleur des champs entr'ouverte à l'aurore,  
Voyant sur la pelouse une autre fleur éclore,  
S'incline sans murmure et tombe avec la nuit ;  
Puisqu'au fond des forêts, sous les toits de verdure,  
On entend le bois mort craquer dans le sentier,  
Et puisqu'en traversant l'immortelle nature,  
L'homme n'a su trouver de science qui dure,  
Que de marcher toujours et toujours oublier ;  
Puisque, jusqu'aux rochers, tout se change en poussière ;  
Puisque tout meurt ce soir pour revivre demain ;  
Puisque c'est un engrais que le meurtre et la guerre ;  
Puisque sur une tombe on voit sortir de terre  
Le brin d'herbe sacré qui nous donne le pain ;  
O Muse ! que m'importe ou la mort ou la vie ?  
J'aime, et je veux pâlir ; j'aime, et je veux souffrir ;  
J'aime, et pour un baiser je donne mon génie ;  
J'aime, et je veux sentir sur ma joue amaigrie  
Ruisseler une source impossible à tarir.  
J'aime, et je veux chanter la joie et la paresse,  
Ma folle expérience et mes soucis d'un jour,  
Et je veux raconter et répéter sans cesse  
Qu'après avoir juré de vivre sans maîtresse,  
J'ai fait serment de vivre et de mourir d'amour.  
Dépouille devant tous l'orgueil qui te dévore,  
Coeur gonflé d'amertume et qui t'es cru fermé.  
Aime, et tu renaîtras ; fais-toi fleur pour éclore.  
Après avoir souffert, il faut souffrir encore ;  
Il faut aimer sans cesse, après avoir aimé.

*Août 1836*



# La Nuit d'Octobre

## LE POÈTE

Le mal dont j'ai souffert s'est enfui comme un rêve,  
Je n'en puis comparer le lointain souvenir  
Qu'à ces brouillards légers que l'aurore soulève,  
Et qu'avec la rosée on voit s'évanouir.

## LA MUSE

Qu'aviez-vous donc, ô mon poète!  
Et quelle est la peine secrète  
Qui de moi vous a séparé?  
Hélas! je m'en ressens encore.  
Quel est donc ce mal que j'ignore  
Et dont j'ai si longtemps pleuré?

## LE POÈTE

C'était un mal vulgaire et bien connu des hommes;  
Mais, lorsque nous avons quelque ennui dans le coeur,  
Nous nous imaginons, pauvres fous que nous sommes  
Que personne avant nous n'a senti la douleur.

## LA MUSE

Il n'est de vulgaire chagrin  
Que celui d'une âme vulgaire.  
Ami, que ce triste mystère  
S'échappe aujourd'hui de ton sein.  
Crois-moi, parle avec confiance;  
Le sévère dieu du silence  
Est un des frères de la Mort;  
En se plaignant on se console,  
Et quelquefois une parole  
Nous a délivrés d'un remord.

## LE POÈTE

S'il fallait maintenant parler de ma souffrance,  
Je ne sais trop quel nom elle devrait porter,  
Si c'est amour, folie, orgueil, expérience,  
Ni si personne au monde en pourrait profiter.  
Je veux bien toutefois t'en raconter l'histoire,  
Puisque nous voilà seuls, assis près du foyer.  
Prends cette lyre, approche, et laisse ma mémoire  
Au son de tes accords doucement s'éveiller.

## LA MUSE

Avant de me dire ta peine,  
Ô poète! en es-tu guéri?  
Songe qu'il t'en faut aujourd'hui  
Parler sans amour et sans haine.  
S'il te souvient que j'ai reçu  
Le doux nom de consolatrice,  
Ne fais pas de moi la complice  
Des passions qui t'ont perdu

## LE POÈTE

Je suis si bien guéri de cette maladie,  
Que j'en doute parfois lorsque j'y veux songer;  
Et quand je pense aux lieux où j'ai risqué ma vie,  
J'y crois voir à ma place un visage étranger.  
Muse, sois donc sans crainte; au souffle qui t'inspire  
Nous pouvons sans péril tous deux nous confier  
Il est doux de pleurer, il est doux de sourire  
Au souvenir des maux qu'on pourrait oublier.

## LA MUSE

Comme une mère vigilante  
Au berceau d'un fils bien-aimé,  
Ainsi je me penche tremblante  
Sur ce coeur qui m'était fermé.  
Parle, ami,-ma lyre attentive  
D'une note faible et plaintive  
Suit déjà l'accent de ta voix,  
Et dans un rayon de lumière,  
Comme une vision légère,  
Passent les ombres d'autrefois.

## LE POÈTE

Jours de travail! seuls jours où j'ai vécu!  
Ô trois fois chère solitude!  
Dieu soit loué, j'y suis donc revenu,  
À ce vieux cabinet d'étude!  
Pauvre réduit, murs tant de fois déserts,  
Fauteuils poudreux, lampe fidèle,  
Ô mon palais, mon petit univers,  
Et toi, muse, ô jeune immortelle,  
Dieu soit loué, nous allons donc chanter!  
Oui, je veux vous ouvrir mon âme,  
Vous saurez tout, et je vais vous conter  
Le mal que peut faire une femme;  
Car c'en est une, ô mes pauvres amis  
(Hélas! vous le saviez peut-être),  
C'est une femme à qui je fus soumis,  
Comme le serf l'est à son maître.  
Joug détesté! c'est par là que mon coeur  
Perdit sa force et sa jeunesse;-  
Et cependant, auprès de ma maîtresse,  
J'avais entrevu le bonheur.  
Près du ruisseau, quand nous marchions ensemble,  
Le soir, sur le sable argenté,  
Quand devant nous le blanc spectre du tremble  
De loin nous montrait le chemin;  
Je vois encore, aux rayons de la lune,  
Ce beau corps plier dans mes bras...  
N'en parlons plus...-je ne prévoyais pas  
Où me conduirait la Fortune.  
Sans doute alors la colère des dieux  
Avait besoin d'une victime;  
Car elle m'a puni comme d'un crime  
D'avoir essayé d'être heureux.

## LA MUSE

L'image d'un doux souvenir  
Vient de s'offrir à ta pensée.  
Sur la trace qu'il a laissée  
Pourquoi crains-tu de revenir?  
Est-ce faire un récit fidèle  
Que de renier ses beaux jours  
Si ta fortune fut cruelle,  
Jeune homme, fais du moins comme elle,  
Souris à tes premiers amours.

## LE POÈTE

Non,-c'est à mes malheurs que je prétends sourire.



Muse, je te l'ai dit: je veux, sans passion,  
 Te conter mes ennuis, mes rêves, mon délire,  
 Et t'en dire le temps, l'heure et l'occasion.  
 C'était, il m'en souvient, par une nuit d'automne  
 Triste et froide, à peu près semblable à celle-ci;  
 Le murmure du vent, de son bruit monotone,  
 Dans mon cerveau lassé berçait mon noir souci.  
 J'étais à la fenêtre, attendant ma maîtresse;  
 Et, tout en écoutant dans cette obscurité,  
 Je me sentais dans l'âme une telle détresse,  
 Qu'il me vint le soupçon d'une infidélité.  
 La rue où je logeais était sombre et déserte;  
 Quelques ombres passaient, un falot à la main;  
 Quand la bise sifflait dans la porte entr'ouverte,  
 On entendait de loin comme un soupir humain  
 Je ne sais, à vrai dire, à quel fâcheux présage  
 Mon esprit inquiet alors s'abandonna.  
 Je rappelais en vain un reste de courage,  
 Et me sentis frémir lorsque l'heure sonna.  
 Elle ne venait pas. Seul, la tête baissée,  
 Je regardai longtemps les murs et le chemin,-  
 Et je ne t'ai pas dit quelle ardeur insensée  
 Cette inconstante femme allumait en mon sein;  
 Je n'aimais qu'elle au monde, et vivre un jour sans elle  
 Me semblait un destin plus affreux que la mort.  
 Je me souviens pourtant qu'en cette nuit cruelle  
 Pour briser mon lien je fis un long effort.  
 Je la nommai cent fois perfide et déloyale,  
 Je comptai tous les maux qu'elle m'avait causés.  
 Hélas! au souvenir de sa beauté fatale,  
 Quels maux et quels chagrins n'étaient pas apaisés !  
 Le jour parut enfin. Las d'une vaine attente,  
 Sur le bord du balcon je m'étais assoupi;  
 Je rouvris la paupière à l'aurore naissante,  
 Et je laissai flotter mon regard ébloui.  
 Tout à coup, au détour de l'étroite ruelle,  
 J'entends sur le gravier marcher à petit bruit...  
 Grand Dieu ! préservez-moï je l'aperçois, c'est elle;  
 Elle entre.- D'où viens-tu ? Qu'as-tu fait cette nuit ?  
 Réponds, que me veux-tu ? qui t'amène à cette heure ?  
 Ce beau corps, jusqu'au jour, où s'est-il étendu ?  
 Tandis qu'à ce balcon, seul, je veille et je pleure  
 En quel lieu, dans quel lit, à qui souriais-tu ?  
 Perfide ! audacieuse ! est-il encor possible  
 Que tu viennes offrir ta bouche à mes baisers ?  
 Que demandes-tu donc ? par quelle soif horrible  
 Oses-tu m'attirer dans tes bras épuisés ?  
 Va-t-en, retire-toi, spectre de ma maîtresse !  
 Rentre dans ton tombeau, si tu t'en es levé;  
 Laisse-moi pour toujours oublier ma jeunesse,  
 Et, quand je pense à toi, croire que j'ai rêvé !

#### **LA MUSE**

Apaise-toi, je t'en conjure;  
 Tes paroles m'ont fait frémir.  
 Ô mon bien-aimé ! ta blessure  
 Est encor prête à se rouvrir.  
 Hélas! elle est donc bien profonde ?  
 Et les misères de ce monde  
 Sont si lentes à s'effacer !  
 Oublie, enfant, et de ton âme  
 Chasse le nom de cette femme,  
 Que je ne veux pas prononcer.

#### **LE POÈTE**

Honte à toi qui la première  
 M'as appris la trahison,  
 Et d'horreur et de colère  
 M'as fait perdre la raison !  
 Honte à toi, femme à l'oeil sombre,  
 Dont les funestes amours  
 Ont enseveli dans l'ombre  
 Mon printemps et mes beaux jours !  
 C'est ta voix, c'est ton sourire,  
 C'est ton regard corrupteur,  
 Qui m'ont appris à maudire  
 Jusqu'au semblant du bonheur;  
 C'est ta jeunesse et tes charmes  
 Qui m'ont fait désespérer,  
 Et si je doute des larmes,  
 C'est que je t'ai vu pleurer.  
 Honte à toi, j'étais encore  
 Aussi simple qu'un enfant;  
 Comme une fleur à l'aurore,  
 Mon coeur s'ouvrait en t'aimant.  
 Certes, ce coeur sans défense  
 Put sans peine être abusé;  
 Mais lui laisser l'innocence  
 L'était encor plus aisé.  
 Honte à toi, tu fus la mère  
 De mes premières douleurs,  
 Et tu fis de ma paupière  
 Jaillir la source des pleurs !  
 Elle coule, sois-en sûre,  
 Et rien ne la tarira;  
 Elle sort d'une blessure  
 Qui jamais ne guérira;  
 Mais dans cette source amère  
 Du moins je me laverai,  
 Et j'y laisserai, j'espère,  
 Ton souvenir abhorré !

#### **LA MUSE**

Poète, c'est assez. Auprès d'une infidèle,  
 Quand ton illusion n'aurait duré qu'un jour,  
 N'outrage pas ce jour lorsque tu parles d'elle;  
 Si tu veux être aimé, respecte ton amour.  
 Si l'effort est trop grand pour la faiblesse humaine  
 De pardonner les maux qui nous viennent d'autrui,  
 Epargne-toi du moins le tourment de la haine;  
 A défaut du pardon, laisse venir l'oubli.  
 Les morts dorment en paix dans le sein de la terre:  
 Ainsi doivent dormir nos sentiments éteints  
 Ces reliques du coeur ont aussi leur poussière;  
 Sur leurs restes sacrés ne portons pas les mains.  
 Pourquoi, dans ce récit d'une vive souffrance,  
 Ne veux-tu voir qu'un rêve et qu'un amour trompé ?  
 Est-ce donc sans motif qu'agit la Providence  
 Et crois-tu donc distrait le Dieu qui t'a frappé ?  
 Le coup dont tu te plains t'a préservé peut-être,  
 Enfant; car c'est par là que ton coeur s'est ouvert.  
 L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,  
 Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.  
 C'est une dure loi, mais une loi suprême,  
 Vieille comme le monde et la fatalité,  
 Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,  
 Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté.



Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée;  
 Pour vivre et pour sentir l'homme a besoin des pleurs;  
 La joie a pour symbole une plante brisée,  
 Humide encor de pluie et couverte de fleurs.  
 Ne te disais-tu pas guéri de ta folie ?  
 N'cs-tu pas jeune, heureux, partout le bienvenu ?  
 Et ces plaisirs légers qui font aimer la vie,  
 Si tu n'avais pleuré, quel cas en ferais-tu ?  
 Lorsqu'au déclin du jour, assis sur la bruyère,  
 Avec un vieil ami tu bois en liberté,  
 Dis-moi, d'aussi bon coeur lèverais-tu ton verre,  
 Si tu n'avais senti le prix de la gaieté ?  
 Aimerais-tu les fleurs, les prés et la verdure,  
 Les sonnets de Pétrarque et le chant des oiseaux,  
 Michel-Ange et les arts, Shakspeare et la nature,  
 Si tu n'y retrouvais quelques anciens sanglots?  
 Comprendrais-tu des cieus l'ineffable harmonie,  
 Le silence des nuits, le murmure des flots,  
 Si quelque part là-bas la fièvre et l'insomnie  
 Ne t'avaient fait songer à l'éternel repos ?  
 N'as-tu pas maintenant une belle maîtresse ?  
 Et, lorsqu'en t'endormant tu lui serres la main,  
 Le lointain souvenir des maux de ta jeunesse  
 Ne rend-il pas plus doux son sourire divin ?  
 N'allez-vous pas aussi vous promener ensemble;  
 Au fond des bois fleuris, sur le sable argentin?  
 Et, dans ce vert palais, le blanc spectre du tremble  
 Ne sait-il plus, le soir, vous montrer le chemin?  
 Ne vois-tu pas alors, aux rayons de la lune,  
 Plier comme autrefois un beau corps dans tes bras,  
 Et si dans le sentier tu trouvais la Fortune,  
 Derrière elle, en chantant, ne marcherais-tu pas ?  
 De quoi te plains-tu donc ? L'immortelle espérance  
 S'est retrempée en toi sous la main du malheur.  
 Pourquoi veux-tu hait ta jeune expérience,  
 Et détester un mal qui t'a rendu meilleur?  
 Ô mon enfant! plains-la, cette belle infidèle,  
 Qui fit couler jadis les larmes de tes yeux,  
 Plains-la! c'est une femme, et Dieu t'a fait, près d'elle,  
 Deviner, en souffrant, le secret des heureux.  
 Sa tâche fut pénible; elle t'aimait peut-être;  
 Mais le destin voulait qu'elle brisât ton coeur.  
 Elle savait la vie, et te l'a fait connaître;  
 Une autre a recueilli le fruit de ta douleur.  
 Plains-la! son triste amour a passé comme un songe;  
 Elle a vu ta blessure et n'a pu la fermer.  
 Dans ses larmes, crois-moi, tout n'était pas mensonge.  
 Quand tout l'aurait été, plains-la! tu sais aimer.

### LE POÈTE

Tu dis vrai: la haine est impie,  
 Et c'est un frisson plein d'horreur  
 Quand cette vipère assoupie  
 Se déroule dans notre coeur.  
 Écoute-moi donc, ô déesse !  
 Et sois témoin de mon serment:  
 Par les yeux bleus de ma maîtresse,  
 Et par l'azur du firmament;  
 Par cette étincelle brillante  
 Qui de Vénus porte le nom,  
 Et, comme une perle tremblante,  
 Scintille au loin sur l'horizon;  
 Par la grandeur de la nature,

Par la bonté du Créateur,  
 Par la clarté tranquille et pure  
 De l'astre cher au voyageur.  
 Par les herbes de la prairie,  
 Par les forêts, par les prés verts,  
 Par la puissance de la vie,  
 Par la sève de l'univers,  
 Je te bannis de ma mémoire,  
 Reste d'un amour insensé,  
 Mystérieuse et sombre histoire  
 Qui dormiras dans le passé!  
 Et toi qui, jadis, d'une amie  
 Portas la forme et le doux nom,  
 L'instant suprême où je t'oublie  
 Doit être celui du pardon  
 Pardonnons-nous; je romps le charme  
 Qui nous unissait devant Dieu,  
 Avec une dernière larme  
 Reçois un éternel adieu.  
 -Et maintenant, blonde rêveuse,  
 Maintenant, Muse, à nos amours!  
 Dis-moi quelque chanson joyeuse,  
 Comme au premier temps des beaux jours,  
 Déjà la pelouse embaumée  
 Sent les approches du matin;  
 Viens éveiller ma bien-aimée,  
 Et cueillir les fleurs du jardin.  
 Viens voir la nature immortelle  
 Sortir des voiles du sommeil;  
 Nous allons renâitre avec elle  
 Au premier rayon du soleil !

Octobre 1837

